

Biographie de l'Abbé REIGNIER Joseph Henri (1873/1970)

LA SEMAINE RELIGIEUSE DE POITIER



VITRAIL de la CATHÉDRALE

16 Janvier 1971

3

CHRONIQUE DIOCESAINE

Le Père REIGNIER

Il a battu au moins 2 records : celui de la longévité, puisqu'il était après le P. Freton, le doyen d'âge du clergé poitevin (né le 12 mai 1873 à Boussais et mort le 10 décembre 1970 à Airvault, âgé de 97 ans et demi) et celui de la pipe : à une moyenne de 3 000 par an pendant 65 ans, ça va chercher dans les 200 000 !!!

Il a raté par contre 2 performances : atteindre le centenaire et prouver l'innocuité du tabac, car il n'a pas réussi à éviter (mais à 95 ans !) le cancer des fumeurs (on le contracterait à moins !), mais la bombe au cobalt le guérit parfaitement ; il reprit sa pipe et mourut peut-être d'un cancer, mais certainement pas de celui des fumeurs, puisque situé aux voies urinaires !

A qui lui aurait demandé le secret d'une telle longévité, il aurait pu alléguer certains chromosomes de famille, puisqu'une de ses tantes, grand-mère des abbés Gobin, a vécu jusqu'à 105 ans. A quoi il aurait pu ajouter un régime alimentaire frugal et aussi, le reconnaissant volontiers avec humour, une non moins grande frugalité intellectuelle et spirituelle, due en grande partie à une vue très mauvaise (et le tabac n'« arrange » pas le nerf optique) qui lui interdisait les longues lectures.

Son curriculum vitae n'est certes pas banal. Il fut élève à Coulonges-Thouarsais, Montmorillon, dans le fameux cours des Vigué, Le Guichaoua, Coinet, Desnoues... puis à Poitiers, où en compagnie de son cousin, l'abbé Plisson, de Boussais, il se signala par un audacieux exploit. Un soir, dans un détour d'un sombre couloir, les deux compères (horresco referens !) coiffèrent d'un sac et ficelèrent dans le dit-sac le Supérieur en personne, le P. Lépine, de pittoresque mémoire. Cette mise en sac, s'ajoutant sans doute à d'autres aventures, leur valut évidemment d'être renvoyés du séminaire.

Le cousin fut accueilli au diocèse de Tours, où il fut curé sur les bords de la Creuse, de la Claise, puis de la Vienne chinonnaise, à Seuilly, ancien prieuré de Rabelais. L'abbé Reignier, se découvrit une vocation religieuse et opta pour la congrégation des Passionnistes. On était à l'époque des expulsions des congrégations et il dut terminer en Belgique son noviciat commencé à Bordeaux.

Les Passionnistes avaient quelques missions dans les Balkans. L'évêque de Bulgarie (évêché de Roustchouck) vint sur ces entrefaites en Occident pour y recruter des séminaristes. Ecœuré peut-être par les persécutions religieuses en France, notre novice part avec lui et c'est en Bulgarie qu'il acheva (un peu vite) ses études théologiques et fut ordonné prêtre en 1904. Une année d'étude de la langue à Sistovo sur le Danube et le voilà nommé curé de Tirnovo.

LA BULGARIE

Ancienne capitale, où le roi venait souvent et assistait à la messe du P. Reignier, Tirnovo, petite ville de 13 000 habitants, très pittoresque, située à pic sur la Iantra, comptait quelques centaines de catholiques. Mais il eut en plus la charge pastorale de tous les catholiques latins de la moitié nord de la Bulgarie, tout le district situé entre les monts Balkans et le Danube. Pendant 8 ans, sa vie se partagea entre sa paroisse principale et les tournées en montagne et en plaine (la fameuse Vallée

des Roses) pour baptiser, marier, catéchiser et enterrer cette petite minorité, noyée au milieu de l'Eglise orthodoxe bulgare, mais de traditions religieuses solides et très hospitalière à son curé.

C'est là qu'il prit goût aux piments, au yaourt et à la pipe. Le rude climat, très continental, les déplacements à pied ou à cheval à travers les Balkans, la pauvreté et la sobriété des Bulgares l'entraînèrent à une vie dure.

Il y vécut des événements dramatiques : d'abord la Guerre des Balkans, en 1908, où la Bulgarie conquiert son indépendance sur la Turquie, puis celle de 1912-13, où elle conquiert la Roumélie et l'accès à la mer Egée. Devenu bulgare parmi les Bulgares, il partagea ces grandes émotions nationales d'autant plus intensément qu'il aimait ce peuple aux vertus naturelles très attachantes. En 1912, un fort tremblement de terre ravagea Tirnovo et réduisit son église et son presbytère en monceaux de ruines. Son salut ne tint qu'à un détail, à une habitude : c'était l'heure de l'apéritif, qu'on prend là-bas en plein air, à la belle saison !

Cette catastrophe lui valut de revenir en France et dans sa famille, quittée 15 ans plus tôt, pour y recueillir des fonds pour la reconstruction de son église. Sa barbe et sa pipe firent sensation, autant que le récit de la catastrophe.

LA GUERRE

Peu après son retour à Tirnovo, la Grande Guerre éclatait. Son consul le pria de rester sur place pour contrebalancer le plus possible l'influence allemande, très forte dans les Balkans. Mais quand celle-ci l'emporta, entraînant la Bulgarie, en octobre 1915, aux côtés des Empires Centraux, il fut expulsé et traversa la Roumanie et toute la Russie, de Yalta à Saint-Pétersbourg, le plus souvent en wagon à bestiaux et en s'arrêtant plusieurs jours au passage à Kiev et à Moscou qu'il put visiter. L'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, M. Doulcet, le futur ambassadeur auprès du Vatican, lui confia la valise diplomatique, qui lui valut de traverser sans difficulté les frontières de Suède, Norvège et Danemark. De Londres, il gagna Paris et un dimanche matin de janvier 1916, Boussais. Je revois encore l'arrivée de ce « tonton bulgare », que nous pensions prisonnier en Bulgarie, sinon fusillé comme espion, tandis qu'en France il était porté déserteur, passible du Conseil de guerre : les gendarmes avaient même perquisitionné dans les caves du vieux château de Boussais, dont ses parents étaient gardiens.

Détail curieux : pendant les 15 premiers mois de la guerre, ses parents recevaient régulièrement chaque semaine *Le Journal de Bulgarie* édité à Sofia, où étaient publiés côte-à-côte les communiqués officiels des armées alliées et ceux des armées ennemies : de quoi vous vacciner pour la vie contre cette forme supérieure d'intoxication !

Affecté de suite à Poitiers au 49^e R.A., il demande à partir comme interprète et infirmier sur le front de Salonique. Par la Méditerranée cette fois, il est envoyé au G.Q.G. du Corps expéditionnaire. Faute de prisonniers bulgares à Salonique, il s'intègre à une unité serbe, dont il apprend la langue. Ayant protesté contre des sanctions militaires serbes atroces, il fut renvoyé et partit à Florina et Monastir, auprès de prisonniers bulgares cette fois.

Revenu en permission en France en 1918, il passa les 6 derniers mois de guerre à Nîmes dans un dépôt de prisonniers bulgares et fut encore une année soldat-professeur de français au collège de Bressuire, où fumant la pipe dans son lit, il causait des terreurs froides au Supérieur, son cousin, le P. Grellier ! Le chanoine Fradin le mettait à rude

épreuve à Faye-l'Abbesse en le faisant prêcher : un sermon sur le « Vœu de Louis XIII » est resté célèbre : l'orateur y invoquait une guerre entre la France et l'Allemagne et un vœu royal pour les victoires françaises, oubliant qu'il s'agissait plutôt de l'heureuse délivrance de la reine enceinte !

LES FOSSES

Démobilisé en 1919, et pensant à ses vieux parents, il décida de rester dans le diocèse et demanda son exeat. Il fut nommé en 1921 curé des Fosses et de Villiers-en-Bois : il devait le rester jusqu'à sa retraite en 1947, plus d'un quart de siècle. Les Fosses, c'étaient, tapis au creux de la plaine melloise, à l'orée de la forêt de Chizé, et desservis par des chemins alors quasi impraticables en hiver, une église romane, rétablie récemment dans sa splendeur première, mais alors affreusement banale, un vieux presbytère fort inconfortable et une ferme adjacente, dont les habitants lui furent d'un inappréciable secours, car il fut le plus souvent dépourvu de cuisinière. Une paroisse composée de quatre villages assez distants, une paroisse squelettique en double service, qu'il desservait à bicyclette : c'était au total bien moins réconfortant que la vie à Tirnovo. Malgré une curieuse alternance de bourru et de jovial, il se concilia la sympathie unanime des paroissiens par sa simplicité et l'exactitude de son ministère. Ministère tout traditionnel, bien sûr, ni les ouailles ni le pasteur n'étant doués pour des initiatives pastorales audacieuses. Il n'était ni orateur, ni chanteur, ni liturgiste, mais toujours prêt à visiter les malades et tous ses paroissiens. Parade à l'isolement total de son presbytère : il y accueillait très volontiers ses confrères voisins, les traitait bien et aimait les visiter. Comme un certain nombre d'entre eux, il avait quelque sympathie pour l'Action française, jusqu'en 1925, mais ne fut jamais passionné pour les luttes politiques, ni pour les idées sociales... ou autres.

LA RETRAITE

Au bout d'un quart de siècle, de plus en plus éprouvé dans sa vue, au point qu'il ne pouvait même plus lire son bréviaire, il se retira à Boussais. En 1948, sur le conseil du médecin, il entra à l'hospice d'Airvault et y habita une chambre bien peu confortable, mais voisine de la chapelle. Il s'en évadait très souvent pour rendre service aux confrères voisins, pour retourner voir ses anciens paroissiens et pour visiter sa famille et ses innombrables « connaissances » dans la région.

Car voici le 3^e record battu par le P. Reignier : celui de la sociabilité. Si son univers d'idées ne l'était pas, son univers de personnes était surpeuplé. Doué d'une étonnante mémoire des êtres humains, avec leurs noms, prénoms, surnoms et événements de leur existence, reconstituant sans faille leur arbre généalogique, il était le Bottin vivant d'une douzaine de paroisses autour de Boussais et un bottin étendu à 3 ou 4 générations. Il avait même la coquetterie de rattacher à sa propre ascendance un nombre incroyable de familles : où qu'on l'accompagnât dans les villages et fermes de la région, il trouvait le moyen de s'y découvrir d'authentiques cousins !

Il cultivait, bien sûr, avec une sociabilité extraordinaire, ces parentés et ces amitiés de compatriotes. Pas un baptême, mariage ou fête de famille, dans 2 ou 3 cantons à la ronde, où « le Père Reignier » n'était invité et où n'étaient appréciées ses pittoresques histoires bulgares, ponctuées de bouffées de pipe. Malgré un caractère peu commode aux

siens, il était fort gai en société, sans sombrer toutefois dans les habituelles plaisanteries ecclésiastiques.

Jusqu'à 90 ans passés, il sillonnait les cantons d'Airvault, Saint-Loup-sur-Thouet et Saint-Varent à bicyclette. Imprudence du reste à cause de ses mauvais yeux. Entendant une auto ou un camion, il serrait si fort sur sa droite qu'il tomba plus d'une fois dans le fossé. Chutes malicieusement interprétées ensuite. Ces dernières années, il voyageait à pied, à la moyenne d'une pipe au kilomètre !

Avec lui disparaît un siècle d'histoire locale, tout un monde de vivants et de morts qu'il portait dans sa mémoire et dans son cœur. Que tous ceux qu'il a visités, réjouis et réconfortés, des Balkans au Poitou, l'accueillent sur le pas de la Maison paternelle !

Joseph COINDRE.